

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

NOTRE-DAME-DU-MOIS-D'AOUT.

Le christianisme, qui est l'histoire de l'action de Dieu sur le monde, est en même tems l'histoire de l'humanité qu'il nous montre divinement séparée par les deux endroits où elle avait failli. Dieu, plus adorable encore quand il rend la vie que lorsqu'il la donne, voulut effacer la faute de notre premier père en se faisant homme, et la faute de notre première mère en s'incarnant dans le sein d'une vierge. Le monde fut sauvé par deux prodiges, comme il était tombé par deux chutes; le Verbe naquit homme et la mère resta vierge. Qui défaille en Adam se relève dans le Christ, qui pleure en Eve se réjouit en Marie. N'est-ce pas un dualisme ineffable que ce double mystère de réparation, analogue au double et douloureux mystère de déchéance qui avait vicié les deux sexes du genre humain, c'est-à-dire les deux sources de sa vie? Voici que le fils de Jehova devient homme et reste Dieu, que Marie devient mère et reste vierge, que Jésus est l'homme divinisé et Marie la femme angélique, comme dit Bossuet, d'après Tertullien. Une faible créature, qui souffre la moitié de la passion du Sauveur, afin de conquérir les hommes et de les protéger, l'intelligence suprême éternellement engendrée du Père et Dieu comme lui, qui prend notre croix pour unir le nom d'homme à son nom de Verbe, et pour faire de la charité une chose si grande que les esprits célestes descendent sur la terre pour l'exercer eux-mêmes et viennent aimer les hommes pour ressembler à Jésus-Christ! En vérité, voilà des merveilles trop nouvelles pour qu'elles soient écloses de l'esprit humain qui n'aurait pu monter si haut, même en rêve.

L'esprit créé n'est point capable de tels miracles, il n'en sera jamais là. Nous avons assez de compréhension pour découvrir ce qui naquit avec nous, assez de pouvoir pour subjuguier les éléments et pour tirer d'une légère fumée des forces qui ébranlent le monde; mais nous n'aurons pas ce qu'il faut pour découvrir par nous-mêmes ce qui est antérieur à nous, ce qui est l'éternité, ce qui est la vie. Si Dieu ne s'était révélé lui-même et n'avait fait de son nom le premier mot de la langue humaine, jamais une parole d'homme ne serait montée jusqu'à lui. Comme le remarque un savant écrivain catholique, M. Roselly de Lorgues, dans son admirable Démonstration du péché originel, le génie de l'homme semble créé pour la destruction, et l'on mesure sa puissance à l'immensité des ruines qu'il a faites. Il sait mieux abattre que produire, incendier qu'édifier, empoisonner que guérir. Il recule de jour en jour la science de la mort. Napoléon employa vingt ans à détruire des armées, et à force d'en immoler pour sa gloire, il ne lui en resta plus pour sa défense. En résumé, ceux qu'on appelle grands chez les hommes ne travaillent qu'à une chose, à se faire un tombeau.

Mais si l'homme s'élève par la mort, le christianisme s'élève par la résurrection et par la vie. Quiconque prétend que les prêtres ont inventé cela, prouve, sans y penser, la divinité du sacerdoce qui aurait inventé la charité qui est Dieu, c'est-à-dire la guérison, le salut, le bonheur et la gloire du genre humain. Non, cette grande découverte de la Rédemption n'est point sortie de l'esprit d'un jour; elle est née du cœur de l'homme; elle est née du sein de la femme qui change le nom d'Eve; elle s'appelle le Dieu-Homme, comme Marie s'appelle la Vierge-Mère.

Les douleurs, les gloires, les fêtes de Jésus et de Marie sont unies entre elles, comme le corps adorable du fils fut uni à la chair immaculée de la mère. Car l'Eglise n'a pas voulu séparer ce que Dieu avait lié si intimement. Le culte de la mère et du fils est un seul et même culte; nous ne pouvons pas prononcer le nom de l'un sans joindre le nom de l'autre, et nous ne pouvons adorer notre père, qui est Dieu, notre Sauveur et notre frère, qui est Jésus-Christ, sans prier, par la même parole, notre mère et notre sœur, qui se nomme la Reine des Anges.—Aussi, depuis dix-huit cents ans, le nom de Marie semble avoir pris possession de la terre, comme du ciel. Tous ces siècles sont marqués par sa puissance, toutes les années, par ses fêtes, toutes les vies d'hommes, par quelques grâces émanées de sa bonté, tous les jours, par les trois heures qui lui sont dédiées. Où est l'enfant qui n'ait appris ce nom le même jour que celui de sa mère? Où est l'homme blasé qui ne retrouve un sourire de tendresse pour cette figure de force et de virginité qui engendra tant de vertus et inspira tant de génie? Notre-Dame-du-mois-d'Août porte un caractère spécial de grandeur et de beauté. Placée au milieu de l'année, dans le mois du soleil, des moissons et des fruits, elle semble annoncer qu'avec cette couronne d'étoiles, avec ce nom de gloire et d'amour, il ne manque plus rien au ciel qui possède son roi, à la terre qui donne une reine aux anges, au chrétien

qui se nourrit tous les jours de l'agneau divin dont elle fut la mère, à toute la création tombée à genoux devant le fruit qui est né d'une si belle fleur. Cette fête ne rappelle pas la gloire infinie, sans limites, du Verbe fait homme qui s'élève lui-même au dessus des soleils, et va s'asseoir à la droite du Père, comme l'exprime le mot *Ascension*; c'est le jour de l'humanité glorifiée dans la femme que le Sauveur vient chercher pour la reposer sur le plus haut trône qu'une créature puisse atteindre. La Vierge ne s'en va pas d'elle-même, comme la lumière primitive; elle monte sur les flammes de celui qu'elle a porté; elle est prise, comme l'exprime le mot *Assomption*, qui caractérise parfaitement la différence du triomphe de l'homme, ainsi que les points de relation qui les unissent.

L'Assomption, qui couronne au ciel la plus haute vertu créée, est sur terre la fête de l'espérance et de la joie. C'est la fête de ceux qui chantent et de ceux qui souffrent, des femmes et des vierges, des rois et des prêtres, de l'homme qui combat et des enfans qui ont une mère à pleurer. C'est la fête des familles, c'est une journée plus belle et plus douce que celle des étreintes; car celui qui n'a plus de mère ou d'ami, peut toujours en retrouver en ce jour-là.—Il est de foi qu'un esprit céleste est placé près de chaque homme, pour veiller sur ses destinées; les païens même le reconnaissaient et l'invoquaient sous le nom de bon génie. Mais alors les hommes n'avaient qu'un ange pour protecteur. Aujourd'hui, nous avons une Providence de plus. Dieu qui est bon, même en offrant sa croix, nous enlève quelquefois un père et une mère; mais il y en a une qu'il ne nous prend pas; c'est la sienne qu'il nous a donnée en la donnant à saint Jean. L'Assomption est donc la fête du foyer domestique.

C'était jadis la fête des Croisés, la fête de la chevalerie, la fête de nos rois, la fête de l'empire, la fête de ces deux sœurs illustrées par l'héroïsme et le malheur: la Pologne et la Vendée. C'est encore la fête des nations et de la chrétienté.

Oui, certes, il était beau de voir autrefois les populations ébranlées comme la mer, et suivant avec des transports de joie l'image d'une femme, le symbole de la virginité, de la compâissance, de la douleur, de la grâce, de la maternité, de la gloire, de la faiblesse et de la force. Dans notre siècle de mercantilisme et de froide indifférence, on ne comprend plus ces tendres émotions religieuses qui saisissaient tout un peuple et le poussaient loin de ses foyers, soit au tombeau du Seigneur, soit à Rome, soit à quelque pèlerinage célèbre où la Vierge était invoquée sous l'un des mille titres que lui a donnés la reconnaissance humaine. Car partout où brilla cette radieuse figure, il est resté dans l'air, comme un divin parfum que les siècles n'emportent pas, et qui tire à lui les âmes et les souffrances. On ne peut aujourd'hui recomposer, même en idée, ces fêtes grandioses et populaires qui donnaient tant de lustre et de splendeur à la religion de nos aïeux. Alors il fallait être chrétien, ne fût-ce que pour prendre part aux pompes religieuses. Nos pères étaient chrétiens par l'âme, l'esprit, le cœur et les sens. Alors le peuple voyait et croyait; et ce qui éblouissait ses yeux lui donnait l'idée, et comme un réset, de la grande lumière qui éclairait son âme. La religion parlait à ses regards, répondait à ses besoins, rassasiait toutes ses facultés. Elle le pressait aux yeux, aux oreilles, à l'intelligence; elle lui donnait des édifices comparables aux plus majestueuses créations de la nature; des solennités où nos admirables basiliques, encore jeunes alors, resplendissaient sous l'éclat des ornemens, des cierges, des illuminations aériennes, qui mêlaient leurs triangles de flammes aux rayons des vitreaux de couleur; des concerts où le peuple croyait entendre la voix des anges qui l'invitaient à une fête du ciel.

C'étaient des processions fabuleuses où l'on voyait les rois, les évêques, les reines, les ordres de religion et les ordres de chevalerie, les corporations de savans et de mendiants, les capucins, les franciscains, les bénédictins, les universités, les maîtrises, les associations de métiers, les couvens distingués les uns des autres par leurs habits et leurs bannières, les prêtres chargés de reliquaires et des chasses des martyrs, puis la multitude drue, fourmillante, pressée, qui roulait ses premiers flots à St-Denis, quand ses derniers rangs sortaient à peine du parvis Notre-Dame. Il faut visiter Rome ou Séville un jour de Fête-Dieu, pour retrouver, avec l'éclatante variété des costumes du moyen-âge, une ombre de ces solennités serventes et pittoresques que le scepticisme du dernier siècle réfutait par un éclat de rire, et que le panthéisme du nôtre voudrait réduire à l'état de mythe. En ces tems-là la foi était le premier besoin des hommes et des peuples; la naissance, le mariage,

La vie et la mort étaient environnés de cette foi divine. L'année avec ses fêtes, le jour avec ses prières, roulaient dans le christianisme comme le globe dans l'espace. On ne pouvait respirer sans devenir croyant, de même qu'on ne peut regarder le ciel, sans croire au soleil.

Mais de tous les mystères de cette religion qui, prenant l'homme dès le ventre de sa mère, ne le laissait qu'entre les bras de Dieu, un des plus suaves, un des plus sercins et sans contredit le plus poétique, était le culte de la Vierge-Immaculée. A partir du 12<sup>e</sup>. siècle notamment, Marie devient la reine-mère du monde. La piété pour la Vierge se changea en enthousiasme, en véritable chevalerie, et la mère accompagna son fils dans tous les temples chrétiens.

En ces jours de ferveur chevaleresque et sainte, la religion était comme un dialogue, comme une confidence pleine d'amour entre Dieu et l'homme. Le peuple communiquait avec le créateur par la langue sacrée et mystérieuse de l'Eglise, et l'encens des prières, des larmes, des sacrifices, ne pouvait monter au Seigneur sans passer par le cœur de Marie. Aussi, cette reine-mère règne partout à côté du Christ, et vous voyez à genoux devant elle tout ce qui n'est pas Dieu. Pas de ville qui n'ait son église de la Vierge, pas d'église qui n'ait un autel pour Marie. Parmi cette haie surprenante d'aiguilles, de pyramides, de chapelles, de clochetons dentelés, de verrières colorées, de tourelles fuyantes, de triangles sacramentels qui couvrent la face du moyen-âge, apparaît toujours le nom mystique de l'étoile des mers. Telle est la puissance de ce culte, qu'il semble donner la fécondité aux terrains les plus arides, et que les merveilles de l'art et de la piété remplacent en certains pays les merveilles de la végétation. Les peuples auxquels la nature n'avait donné que des pierres, consacraient ces pierres à la fille de David, écrivaient dessus le nom d'une femme et chrégiaient les granits de perpétuer ici-bas une prière que Dieu recevait pour l'éternité. Car ils savaient que la mère des Sept-Douleurs, sur la terre, est, dans le ciel, la reine des douze étoiles; ils savaient que son image rayonne, que sa figure resplendit de lumière et de grâce. N'est-il pas vrai que partout où brille cet emblème charmant de la miséricorde, il y a des amis pour la misère et des douleurs pour satisfaire la faim de la charité? Est-ce qu'il y a sur les mâts des navires une autre étoile qui ait le pouvoir, comme celle-ci, de calmer la tempête par un sourire, et d'éloigner d'un regard les dangers qui menacent le voyageur sur les routes et sur les montagnes? Son nom, écrit au frontispice des cités, se retrouve aussi dans les solitudes; là où les oiseaux et les bêtes sauvages ont à peine un abri. Saluée reine de l'homme et de la nature, de Jérusalem et du désert, du mois des fleurs et de celui des moissons, elle a vu dans plusieurs contrées survivre ses autels aux autels même de Dieu. Parmi les divisions innombrables de races, de peuplades et de langues, dans les régions du soleil et dans les pays de l'Aquilon, il y a une famille immense, magnifique et royale, qui compose la cité de Dieu, la grande république de la foi, de l'espérance et de l'amour. Quand le fils de l'Occident se présente à celui de l'Aurore, l'homme de l'Orient, reconnaissant sur la poitrine de l'étranger la croix du Christ et le scapulaire de Marie, court à sa rencontre, l'embrasse et lui dit: "Je sais qui vous êtes!" De la Vierge-Mère est née cette admirable fraternité chrétienne qui unit dans une même communion le ciel et la terre, et la reine des anges ne peut incliner la tête et regarder vers la race humaine, sans qu'à l'instant tous les siècles et tous les êtres ne lui redisent son nom dans tous les idiômes qui ont un terme pour glorifier et pour bénir.

## II

— Dès l'origine des tems chrétiens, avant même que la Gaule fût devenue la France, on vit les landes désertes et les solitudes des forêts se couvrir de croix de granit, d'images consacrées, et de petites chapelles propices aux prières. Les bocages, les bois retirés, les vallées profondes se peuplèrent de madones perdues sous les feuilles comme des nids d'oiseaux, comme eux embaumées du parfum des fleurs, comme eux balancées à la brise des mers. La Bretagne est pleine encore de chênes consacrés à Notre Dame, de croix merveilleusement sculptées en son honneur, et d'autels placés au milieu des champs, comme pour annoncer que Dieu nous communique ses biens par l'entremise de celle qui lui porte nos prières. Le culte de la mère de Dieu fut adapté par les fils des vieux Celtes avec une touchante ferveur et vint réaliser l'antique oracle inscrit sur les autels druidiques: *Virginis paritura*. Les chroniques bretonnes fournissent un grand nombre d'exemples de la piété de nos aïeux envers Notre Dame: citons seulement les deux suivants.

La Vierge Marie qui inspira jadis à une jeune fille l'idée de sauver la France, inspira vers le même tems un pauvre insensé du Finistère, dont la folie nous a valu l'un des plus gracieux monuments de la Bretagne et de la France, Notre-Dame de Folgoët. Au commencement du 14<sup>e</sup>me siècle naquit à Lesneven un enfant nommé *Salvaun* qui reçut de la nature des facultés tellement bornées que, malgré le désir de ses parents qui voulaient le faire étudier, il ne put jamais apprendre que ces deux mots latins: *Ave, Maria*. S'il ne fut jamais grand par l'esprit, il s'éleva très-haut par la piété, et son cœur se plongeait tout entier dans l'amour et le culte de Marie, qui le rendit assez savant pour le ciel. Quand il eut perdu ses parents, il suivit l'inspiration divine qui l'appelait vers la solitude, et choisit pour retraite un bois peu éloigné de la ville où coulait une fontaine limpide que l'ardente piété des pèlerins n'a pas épuisée et qu'on voit encore sous la rose en dehors de l'église. C'est là qu'il passait ses jours dans le recueillement et la prière, à chanter les louanges de Dieu, à répéter aux échos des bois et aux oiseaux du ciel le nom de sa divine maîtresse. Vêtu d'un sac et d'un cilice, marchant

pieds nus même au fort de l'hiver, *Salvaun* n'avait d'autre lit que la terre dure, d'autre chevet qu'une pierre de granit placée aujourd'hui à la base de l'autel de Folgoët, d'autre couverture que le feuillage de la forêt, d'autre boisson que l'eau de la source où il désaltérait ses lèvres. Quand il était malade, il se faisait lécher par une biche qui venait boire à la même fontaine, puis il répétait mille fois et toujours *Ave, Maria*, et la Vierge Marie le consolait par ses apparitions. Tous les jours, hormis le tems du carême, il se rendait à Lesneven, et aux environs où il mendiait son pain en disant *Ave, Maria*, à quoi il ajoutait en son langage breton: *Salvaun a debara bara, Salvaun mangerait bien du pain*. Attirés par son costume bizarre, les enfans le poursuivaient quelquefois en le nommant par dérision: *foli goul, fou du bois*. Les pieux solitaire recevait avec calme le pain qu'on lui donnait et les pierres qu'on lui jetait, puis il revenait tranquillement prier à son ermitage.

"Quand il grouait à pierre fendre, dit le R. Père Cyrille-Pennec, il montait dans un arbre et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait dans l'air, chantant à haute voix: *O Maria!* En cette façon et pas autrement il réchauffait son pauvre corps.— On l'appelait *Salvaun arr foli*, lui un des plus beaux lys de la reine des cieux!— Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent qui vive?—auxquels il répondit: *Je ne suis ni Blois ni Montfort, mais serviteur de Marie, et Vire Marie!* A ces paroles, les soldats se prirent à rire et le laissèrent aller.

"Il mena cette vie trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé personne. Sentant que la fin de sa vie approchait, il répéta dévotement le doux nom de Marie. Après cela, visité et consolé de rechef par la Vierge très-sainte, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu." (Dévot pèlerin. à N.-D. du Folgoët, par le R. P. Cyrille-Pennec.)

Le fou du bois fut enterré au village de Lannurhen, et son tombeau formé de quatre pierres est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique. Peu de tems après sa mort, on vit croître sur la tombe de *Salvaun* un lys qui résumait toute la vie du saint ermite; car sur ce lys était écrit en lettres d'or *Ave Maria*. Cette merveille, suivie d'un grand nombre de miracles, attira dans cet endroit la foule des pèlerins. La noblesse, les rois et les reines, vinrent s'agenouiller devant le lys miraculeux dont Jean V. duc de Bretagne voulut perpétuer le souvenir. Et de la fleur merveilleuse naquit cette ravissante chapelle du Folgoët, bouquet de roses mystiques miraculeusement épanoui pour la mère de Dieu, sur un sol aride qui n'aurait pas de végétation, si la foi de nos pères n'avait su lui en donner une. Les niches de dentelle qui décorent cette église, les autels délicatement sculptés, le portail où la Vierge et les douze apôtres reposent sous des couronnes de festons, mais surtout l'inimitable jubé, percé à jour, brodé d'arabesques et de feuilles de vigne, flanqué de deux piliers surmontés de colonnettes qui laissent voir mille détails délicieux, mille chefs-d'œuvre d'art, de sentiment et de génie, tout cela vous jette dans l'âme une impression si douce, qu'elle vous fait oublier le duc qui acheva cette chapelle, la bonne duchesse Anne qui l'embellit, le vainqueur de Marignan qui la visita, et vous rappelle seulement que tant de grâce et de beauté sont écloses d'une touchante folie sanctifiée par une angélique prière, *Ave, Maria*.

Nous sommes loin d'exiger qu'on ajoute foi à toutes les circonstances de la légende qu'on aurait tort de mépriser pourtant, puisqu'elle est une des plus poétiques expressions de la religion de nos pères, puisqu'elle prête quelque chose de mystérieusement céleste aux origines des monuments chrétiens, puisqu'elle se fonde sur les miracles et la piété des hommes. Mais, si nous en croyons l'émotion qui nous pénètre jusqu'au cœur devant les merveilles du Folgoët, nous ne craignons pas d'affirmer que la *Rose Mystique* doit aimer à bénir, à parfumer les hommes dans le lieu même où elle produisit d'un sourire ce lys sans tache dont nos aïeux ont fait la Sainte Chapelle de la Bretagne.

La Vierge Marie a pris tant de fois notre défense, qu'il était bien juste qu'à leur tour les peuples fissent quelque chose pour elle. Citons encore le trait suivant qui honore le caractère de la piété bretonne et rappelle les tems primitifs où les vaincus abandonnaient tout au vainqueur, excepté leurs dieux et la cendre de leurs pères.

Les paysans du Léonnais qui conservent aussi religieusement leur foi que leur idiôme, ont donné bien des exemples d'une tendre dévotion envers la mère de Dieu.— Sur une côte isolée non loin de Rascoff et de l'île de Baiz, s'élevait un figuier séculaire, dérépité, rugueux dont l'écorce subsiste encore et qui renfermait une statue d'allâtre, objet de la vénération universelle. Notre-Dame-de-Bon-Secours y était spécialement invoquée par les infirmes, les marins et les pauvres. Les paysans aux larges braves, aux cheveux flottans à la gauloise, aux amples genouillères, y accouraient en foule offrir à leur protectrice, en mai les prémices des fleurs, en août la dime des moissons et des fruits. Pas un enfant n'était perdu, pas un troupeau égaré qu'il ne se retrouvât par l'intercession de la bonne Sainte-Dame. Les jours de pardon après la célébration des saints offices, on y représentait les scènes les plus touchantes de la vie de Jésus et de sa mère, et ces pieux enfans de la solitude s'écriaient dans leur attendrissement: *Vive Marie! vive notre sainte reine*. Les marins, au retour de leurs lointains voyages, lui rapportaient toujours quelques cadeaux précieux; les jeunes filles, en lui consacrant leurs voiles de fiancées, lui racontaient les plus douces confidences, les jeunes femmes leurs douleurs ou leurs joies maternelles. Et Notre-Dame était toujours la première instruite des malheurs ou des évènements heureux de ces pays.

Pendant la terreur, des bandes républicaines ayant essayé de ravir la bienheureuse madone, les paysans la cachèrent plusieurs années parmi les blés, les bois touffus et les granges. C'était un spectacle à la fois sublime et digne de pitié de voir ce bon peuple traînant sa reine au fond des bois et cherchant les antres les plus profonds pour dérober aux fureurs de la terre celle qui est toute puissante au ciel, celle dont l'étoile brille au firmament. — Après une suite de dix ans, la statue d'albâtre fut replacée dans le tronc du figuier décrépit remplacé maintenant dans une modeste église, où l'on voit encore ce qui reste de l'arbre vénéré. Deux circonstances touchantes se rattachent à l'édification de cette humble chapelle. Elle fut élevée par des marins qui la décorèrent avec des coquillages et par deux paysans qui démolirent leurs cabanes pour en offrir les pierres à Marie. Car ils disaient que leurs maisons appartenaient de droit à la mère de Dieu, puisqu'elles avaient eu le bonheur de lui fournir un asile au tems de sa proscription.

Marie ne fut pas moins populaire dans cette glorieuse province de France qui a fourni les conquérans de la Grande-Bretagne. Nous avons visité dans le pays de Caux le merveilleux chêne d'Allouville à qui l'on donne trente-quatre pieds de circonférence au dessus de sa racine et 900 ans de date. Dans le creux de cet arbre, nous aperçûmes une petite chapelle dont l'autel porte une image de Marie. Au dessus, un ermitage en forme de clocher fut à travers le feuillage et semble suspendu comme un nid de loriot sur les branches de ce contemporain de Guillaume-le-Conquérant. A certains jours de l'année, le peuple se réunit pour assister aux offices divins que l'on célèbre dans la chapelle placée sous l'invocation de *Notre-Dame de la Paix*. Lorsque nous y passions le 8 septembre 1834, un chœur d'enfans et de jeunes filles, vêtues de blanc, chantait au haut de l'ermitage des cantiques à la Vierge, et le clergé répondait au bas par des strophes de *Ave maris stella*. Rien n'était plus touchant que ce dialogue calme et serene de l'innocence et du sacerdoce, des prêtres qui récitaient la prière du voyageur et des voix fraîches et pures qui nous jetaient du feuillage les stances entrecoupées par les soupirs du vent, les plaintes de la source, et les modulations des oiseaux qui se mêlaient à l'orchestre aérien. Ici, c'était une invocation, là-haut un cantique de triomphe et de virginité, on croyait entendre simultanément la terre et le ciel se parler une langue d'harmonie ; on eût dit l'Eglise militante et l'Eglise glorieuse réunies sous l'aile de la mère de Dieu.

*Notre-Dame de la Délivrance* où le pieux archevêque de Paris, Mgr. de Quélen, venait chaque année oublier ses malheurs et chercher des inspirations d'héroïsme, prouve assez que le culte de la Vierge vivra long-temps encore dans cette province de Normandie, la terre classique des abbayes et des églises. Nous pouvons appuyer cette espérance sur un fait curieux et remarquable dans notre tems. C'est un pèlerinage qui na pas pour lui le mérite de l'antiquité, mais qui n'est pas moins touchant et digne d'intérêt, puisqu'il date seulement du XIX<sup>e</sup> siècle.

A deux lieues de Vire, sur la route de Caen, s'élève une petite chapelle modestement ornée où l'on invoque *Notre-Dame de Bon-Secours*. La fraîcheur de ses décorations et de ses peintures, moins précieuses au goût de l'artiste qu'au cœur du chrétien, indique l'époque récente de la fondation de cette chapelle, qui ne remonte pas au delà de 1828. Entourée d'un labyrinthe de feuillage qui semble offrir une couronne de verdure à la reine des cieux, la petite église ouvre du côté de la route son portail grillé où l'on voit toujours quelques passans à genoux. Le catholicisme qui comprend admirablement les harmonies de l'âme et de la création, consacre le printemps à la mère de Dieu, comme pour embaumer la saison fleurie par la vertu de la plus sainte des femmes, comme pour unir ce qu'il y a de plus doux dans la nature à ce qu'il y a de plus charmant, de plus virginal chez les hommes et chez les anges. Le printemps est aussi la fête de *Notre-Dame de Bon-Secours*, près Vire. Le mois de la Vierge et des fleurs amène de tous les points de la contrée, un immense concours de pèlerins à ce modeste toit environné de berceaux de verdure, où Marie semble chantée par les enfans et les oiseaux du ciel. Une confrérie y est établie en l'honneur de la Ste Vierge, et tous les jours du mois de mai les fidèles des paroisses voisines s'y réunissent en foule pour entendre la messe et gagner les indulgences que le Souverain-Pontife a daigné accorder aux membres de la confrérie. Déjà plus de six mille associés sont inscrits sur les registres de cette chapelle dont la renommée s'accroît tous les ans dans toute l'étendue du Bocage et de la Basse-Normandie.

### III

Combien de royaumes, d'empires, de provinces, de cités consacrés à la reine des anges ! Marie fut autrefois déclarée solennellement *reine de Pologne*. L'hymne de la Vierge était le chant national de ce pays, et maintenant encore le nom de Marie se mêle comme une étoile d'espérance à la gloire mélancolique de ce peuple qui n'a plus d'autre patrie que sa religion, ses souvenirs et son cœur.

L'abbé Orsini, qui nous a donné dans son intéressante histoire de la Sainte Vierge le tableau si complet des grandeurs de Marie et des honneurs qui lui furent rendus par les dix-huit siècles chrétiens, rappelle entr'autres que Philippe-le-Bel et Philippe de Valois, reconnaissant visiblement être redevables de leurs succès contre les Flamands à la mère de Dieu, lui offrirent les chevaux qu'ils montaient et les armes qu'ils portaient ; qu'en l'an 1500 on voyait encore à Notre-Dame de Paris un cierge d'une hauteur gigantesque, mémorial de la protection divine accordée à la ville après la terrible bataille de Poitiers en 1357 ; que Sobieski sauva l'Europe sous les murs de Vienne en se recommandant à la Vierge, et que Don Juan d'Autriche por-

taut un rosaire au pavillon amiral à la bataille de Léprente. On n'a pas oublié le scapulaire qui défendait les poitrines vendéennes contre les balles de la république, ni le chapelet que portait le pieux général Schrieneschj à la bataille d'Ostrolenka en 1831. — C'est pour perpétuer le souvenir de la protection de Marie, qui délivra la chrétienté des infidèles, que fut institué par Innocent XII l'*Ave Maria* du soir, cette prière si en harmonie avec les retours mélancoliques du crépuscule et les suaves recueils de l'âme qui semble se reposer des fatigues du jour sur le sein de la mère de Dieu. Nos vieux rois de France se faisaient gloire d'être vassaux de la reine du ciel ; Philippe-Auguste lui bâtit Notre-Dame, saint Louis la Sainte-Chapelle ; Jean II institua l'ordre des chevaliers de Notre-Dame ; Charles VI, l'ordre de Notre-Dame-de-l'Espérance ; Louis XI, en 1476, lui donna le comté de Boulogne et la déclara Comtesse du Boulonnais ; Louis XIII lui consacra, lui donna, lui légua la France ; enfin il y a 37 ans, la Vierge-mère offrit un de ses temples les plus renommés au représentant du Christ, au successeur de Pierre et de Léon III, appelé par la France pour sacrer le dernier Charlemagne de l'Europe.

### IV.

Maintenant, représentons-nous par la foi un autre grand et solennel triomphe qui se passait au ciel. Les archanges, les dominations, les prophètes, les patriarches, les saints, les Vierges et les mères, toutes les tribus et tous les siècles lui élevèrent un arc-de-triomphe de splendeurs, de gloires et de vertus. Le firmament apportait ses étoiles, la terre ses fleurs, l'univers ses harmonies ; Moïse répétait sa belle prophétie : *Il sortira une étoile de Jacob et une branche poussera d'Israël ; Ezéchiel salua cette porte close qui ne sera point ouverte, qu'un homme ne passera jamais, parce que le Seigneur entrera par elle et elle sera fermée ; David tenait à la main sa lyre d'or et chantait : " La reine s'est tenue debout à la droite dans un vêtement d'or, entourée d'une merveilleuse variété. Ecoute, fille du roi, et vois et incline ton oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père ; le roi sera jaloux de ta beauté. Les filles de Tyr et les riches du peuple imploreront ton regard avec des présens. Les vierges paraîtront après elle devant le roi, ses proches entreront au temple du roi avec des transports de joie et d'allégresse." (P. X. liv. 10, 11.)*

Et par delà les sept cieux, au fond du tabernacle que l'œil de l'homme n'a point vu, dans le sanctuaire impénétrable de la puissance, de la sagesse et de l'amour, dans ce midi éternel dont parle St.-Bernard, on entendit une voix qui disait : " Lève-toi, mon amie, ma colombe, ma beauté, et viens ; car l'hiver est passé, la pluie cesse et se retire ; les fleurs ont paru sur notre terre, la tourterelle s'est fait entendre dans nos champs, le figuier a poussé des rejetons, les vignes en fleurs ont donné leur parfum. Lève-toi mon amie, mon trésor, et viens ; découvre moi ton visage et que ta voix sonne à mes oreilles ; car ta voix est douce et ta face est belle." (Cant., cant. c. 11.) Et le ciel, et la terre, et les mondes, et tous les êtres qu'ils renferment reconnurent leur reine et répétèrent dans la langue des cieux : " Quelle est celle-ci qui s'élève comme la fumée des aromates, comme le parfum de la myrrhe et de l'encens ?" (*Idem*, cap. 3.)

En face de ce mystère radieux, à la nouvelle d'un si grand triomphe, on se demande pourquoi tant de gloire, de pompe, d'exaltation ? *Quelle est donc celle-ci ?* Une simple femme qui vécut ignorée, perdue au fond d'une obscure bourgade, en gardant précieusement pour Dieu et les anges ce qui restait dans son cœur du sang royal de David. Pendant toute sa vie elle est condamnée à des tourmens inouïs que nous ne pouvons comprendre. Ce qu'elle eut à souffrir de la part des hommes en eût fait une sainte ; mais ce qu'elle eut à souffrir de la part de son fils divin en a fait la reine des anges et des saints. Est-il une mère qui ne sente son cœur dans le fruit de ses entrailles, et qui ne fût brisée jusqu'à l'âme, si elle s'entendait dire par son enfant : " Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?" — Du haut du Calvaire, Jésus dit à Marie : " Femme, voilà votre fils ! " — Oh ! sans doute, ce mot fut prononcé pour la gloire, la consolation et le bonheur des hommes. Mais ce qui est doux à saint Jean, est cruel, est horrible pour cette femme royale frappée d'une sorte de déchéance, condamnée à changer de fils, à n'être plus que la mère d'un homme, elle qui était la mère d'un Dieu ! Par un mystère, que seul pouvait comprendre le roi de la croix, qui devait être le roi de la gloire, Jésus est plein de compassion pour les petits, de charité pour la souffrance, de miséricorde pour les pécheurs, et sa mère, il semble la repousser l'acabler de froideurs et de dédains qui cachaient pourtant une bienveillance éternelle. En voyant le Sauveur témoigner, avec une sorte d'asséctation la distance infinie qui la sépare de lui, on dirait que toutes ses affections se sont épuisées pour l'humanité, et qu'il ne lui en reste plus pour celle qui l'a tant aimé. Au lieu de lui dire : Ma mère, cette vivante expression de la tendresse, et la seule à laquelle il ait voulu comparer son amour pour nous, toujours il l'appelle : *Femme*. — Ce nom de la souillure et de la mort ; toujours il paraît reprocher à sa mère d'être fille d'Eve, lui qui se glorifiait d'être fils de l'homme ! — Oh ! certes, si cet enfant béni semble vouloir couronner sa mère de notre malheur, comme on le couronna lui-même de nos épines ; s'il a pour elle des apparences de rigueur, et s'il paraît lui manquer comme fils, c'est qu'il sait bien qu'un jour il ne lui manquera pas comme Dieu ! — Mais en attendant ce triomphe, qu'elle aperçoit à travers un nuage de larmes, Marie accepte le calice que Jésus lui présente, comme elle accepta le nom de mère que l'ange lui offrit ; car elle est toujours la servante du Seigneur, et cette pauvre patiente, plus sainte que l'innocence, plus pure que le soleil,

partage la passion divine ; de sorte qu'on la croirait destinée à sauver, par ses souffrances, la moitié du genre humain. Voilà sa première royauté, celle des *Sept douleurs* ; c'est par l'humilité qu'elle est grande ; c'est par la douleur qu'elle est belle ; c'est par là, nous ne craignons pas de le dire, qu'elle est femme. Car toute femme chrétienne peut répéter avec Marie ; *Fulcite me floribus, stipate me malis*. Donnez-moi les fleurs du Calvaire, soutenez-moi sur les fruits de la croix, car je languis d'amour. L'histoire entière de la femme est résumée par ces deux grands noms de l'Évangile : Marie et Madeleine. Les larmes, le repentir, les tendres empressemens de l'une sont récompensés par cette parole du Christ : *Ce que cette femme a fait pour moi sera publié partout où ira mon Évangile*, la virginité, l'humilité, la patience et les angoisses de l'autre, méritèrent le plus beau triomphe qui fut jamais après celui du Sauveur, et c'est par une femme brisée dans son cœur maternel qu'il y a une si grande fête aujourd'hui dans le ciel et sur la terre.

Et nous, tristes enfans du 19<sup>e</sup> siècle, nous rougissons de rendre des hommages publics à la reine des anges. Semer des fleurs sur nos routes boueuses en l'honneur de Marie, serait un acte capable de compromettre une cité dans l'esprit du philosophisme, et des lecteurs de certains journaux !

Et cependant, pourquoi aurions-nous honte du titre d'enfans de la Vierge ?—Les glorieux rois de France n'en rougissaient pas ; pourtant ils savaient être grands à l'occasion, et je ne sache pas qu'une nation, en Europe, puisse se glorifier d'une autre dynastie de huit siècles, qui ait eu un saint pour père et un martyr pour dernier roi. Napoléon se trouvait petit à côté de Marie ; il lui demanda de protéger sa gloire, et il voulut que la fête de l'empire arrivât avec celle de la Vierge, comme pour lui faire hommage de ses dix couronnes et de ses quarante batailles.—Et puis, qui serait assez malheureux pour n'avoir ce jour là une Marie à fleurir, une espérance de ce nom à parfumer, un souvenir sanctifié par la mort à évoquer, l'image chérie d'une épouse ou d'une mère à fêter dans son cœur ?

Oui, que les grands et les indifférens du jour oublient tant qu'ils voudront ce qu'il y a de plus glorieux et de plus doux pour l'humanité après l'incarnation du Verbe, il y a de nobles intelligences, des cœurs tourmentés et malades qui s'en souviendront ; il y a dans nos clochers des voix d'airain qui répèteront, à l'aurore comme au crépuscule, les neufs coups de l'*Ave maria*. Toujours les esprits haineux s'ouvriront à la Compassion en retrouvant cet emblème de miséricorde ; toujours les pensées amères et troublées se calmeront par ce sourire pacifique ; et de l'Orient à l'Occident, du tems à l'éternité, mille bouches rediront le nom de Marie, qui porte déjà dix-huit siècles de bénédictions !

F. DUBREUIL DE MARZAN.

#### BULLETIN.

*Ordination.—Comment on fabrique un prédicant.—Spectacle gratis.—Du discours de M. Gaillardet.—Jeune homme de la Baie d'Hudson.—Orient.*

La longueur de nos extraits ne nous permet pas de donner aujourd'hui la suite de l'étude d'histoire naturelle sur les *Chiens du St. Bernard*.

Mgr. a ordonné sous-diacre dimanche, dans sa cathédrale, M. P. F. Dorval destiné au collége de l'Assomption.

On a souvent parlé de la vie nomade et aventurée de nos prédicants des Townships et autres lieux : on les dirait issus du Juif-Errant d'ambulante mémoire, tant ils se livrent à des marches et contre-marches incessantes ! Nous mêmes étions tentés de les prendre pour une race de gens à part, ou de regarder comme un de leurs commandemens de marcher sans cesse, de courir par tout pays, de frapper à toutes les portes, de prêcher à tout venant, d'aller du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, selon que le vent les pousse. Mais si c'est là une nécessité de leur foi ou de leur nature dans la plupart des cas, c'est aussi quelque fois une nécessité de circonstance. Quand ces prédicants tombent, comme de la lune, au milieu d'une population ignorante et sans foi, deux conditions qu'ils aiment et recherchent par-dessus tout, alors le métier est bon, et ils peuvent faire les inspirés tout à leurs aises. Mais quand une fois on les connaît, quand on a vu de près leur savoir, leurs mœurs, leurs habitudes ; quand on a pu découvrir surtout leurs glorieux antécédens ; quand on a vu sous le masque de l'inspiré l'avidé et effronté spéculateur ; alors l'illusion et l'engouement disparaissent pour faire place au mépris et à la colère d'en avoir été les dupes ; et pour peu qu'ils tiennent au martyre, nos marchands de bibles et de sermons peuvent être servis à souhait. Or ce n'est pas ordinairement ce qu'ils aiment le mieux ; mais suivant le précepte de l'évangile, quand on les chasse d'un lieu, ils vont prudemment planter leurs tentes dans un autre où ils sont heureusement inconnus, et ainsi va leur vie jusqu'à fortune faite. Alors ils font un dernier voyage, celui du pays natal, ils s'établissent confortablement dans une belle et bonne propriété qu'ils paient du fruit de leur industrie, et adieu au zèle, aux sermons, à la bible, aux croyances, aux inspirations, à une foi quelconque : ils sont retirés du commerce, et ils ne s'en occupent plus que comme mémoire dans le journal qu'ils lisent après leur diner.—On nous a dit de

curieuses choses sur la vie, les habitudes, la foi et les projets de ces gens-là ; et ce qui est précieux c'est que ces faits sont authentiques, et que dans certaines localités que nous pourrions nommer, ils sont tellement publics qu'on s'étonnerait de les voir révoquer en doute. Voulez-vous savoir, par exemple, comment est créé et mis au monde un ministre prédicant ? Nous allons vous dire les procédés d'une de ces fabrications.

Un individu se trouvait un jour sans argent et sans pain, et il n'avait ni le talent d'en gagner honnêtement, ni la volonté de faire usage de ses bras pour vivre. Naturellement désœuvré il entre un jour avec deux compagnons de ses loisirs, d'autres disent deux amis (pour nous nous n'y tenons pas, ces gens là peuvent après tout avoir des amis) dans une maison où un ministre prêchait nous ne savons quoi, et le susdit ministre ne put non plus le dire. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, nos trois amis l'écoutèrent bravement jusqu'à la fin. Au sortir de là ils s'en donnèrent à cœur-joie sur le sermon, qui malheureusement ne valait que cela. Notre héros trouva l'amusement de bon goût, et voulut le continuer : il improvisa une parodie des plus éloqu岸tes des paroles et des gestes du ministre ; il s'échauffa et s'inspira si bien que ses deux auditeurs le saluèrent de frénétiques applaudissemens (style des comptes-rendus). Puis l'un d'eux le saisissant subitement par le bras lui dit : J'ai une idée.—Pas possible !—Une idée lumineuse.—De plus en plus admirable ; et laquelle ?—Tu prêches à ravir, fais toi ministre.—Y penses-tu ? ministre de quoi ?—D'une religion quelconque, le nom ni la chose n'y font rien. Tu n'a pas de foi ; c'est ce qu'il faut ; rien ne t'empêche d'être ministre.—Mais il faut des études, des croyances définies, une religion en un mot ; où veux-tu que je prenne tout cela ?—Quelle simplicité ! tu vois bien par ce que nous venons d'entendre qu'il n'en est pas besoin : il faut prêcher voilà tout. Or tu prêches comme un démon, et si tu avais dit deux mots de bon sens tu m'aurais converti.—Au bon sens ? tu en as besoin.—Allons, du courage : tu meurs de faim et nous aussi ; avec un talent comme celui-là tu nous feras vivre tous les trois et ta femme par-dessus le marché.—Ma foi, tu as raison et je me risque. Voilà donc notre homme qui annonce un sermon pour le dimanche suivant. Il se munit d'une bible et d'un visage de ministre, il promène quelque tems sa grave impassibilité par les rues et les places publiques : on eut dit d'un ministre de dix ans d'usage. Le dimanche venu, il fit placer ses compères dans un coin de la salle, avec instruction précise de ne pas bouger, de ne pas le regarder, de ne pas rire ; mais bien d'élever de tems en tems leurs yeux au ciel, de méditer profondément, de pousser par intervalles de gros et longs soupirs, et d'exprimer par leur visage la componction, la foi la plus vive, la dévotion et, si c'était possible, la vertu. Après ces conventions parut le ministre, tout de noir habillé, absorbé dans ses réflexions, et jouant au parfait le rôle qu'il s'était réservé. Il lut un chapitre de la bible ; puis posant là son livre, sa figure parut subitement s'illuminer sous le feu de l'inspiration. C'était le moment décisif ; et malgré la défense nos deux drôles du coin ne purent résister à le lorgner du coin de l'œil. Ils furent rassurés : le ministre était magnifique, sublime de pose et d'expression. Il fit alors son sermon à la satisfaction générale, et sortit triomphant de cette première épreuve. De ce moment sa fortune fut, sinon parfaitement faite, du moins en bonne voie de prospérité ; car le sermon fit du bruit et un ministre de cette force là était trop précieux pour que les entrepreneurs de religion ne l'attachassent pas à leur établissement. Il se vendit donc au plus haut et dernier enchérisseur, et tout fut fini de ce côté là.

A quelque tems de là il rencontra à New York un de ses anciens amis, protestant d'origine, qui lui reprocha son indigne apostasie et son honteux métier. Il crut lui faire une digne et excellente réponse en lui disant : Qu'y voulez-vous faire ? il fallait vivre ; et tout métier m'a paru bon pour gagner de l'argent. On entend souvent de ces raisonnemens-là dans les cours d'assistances et dans les bagnes. C'est la réponse que depuis lors il donne à tous ceux qui lui reprochent sa conduite ; car il a du moins la pudeur de ne pas jouer le protestant devant ceux qui le connaissent. Sa femme qui en apparence a trouvé elle aussi le métier bon, et qui a dans l'esprit plus de ressources encore que son mari, s'est mise à prêcher et à convertir de son côté ; et moyennant cela le pot au feu bout chaque jour, et la vie présente n'est pas trop malheureuse.—Il y a bien par-ci par-là quelques petites misères à essuyer ; mais quel est la situation qui en soit exempte ? Il faut avoir de la philosophie et savoir endurer ; et nos héros ont montré qu'ils en avaient et de la

bonne. Ainsi on les a éconduits de plus d'un endroit, quand on les eût connus ou dévinés ; ainsi on assure que par autorité supérieure on leur a interdit le saint et bienheureux ministère qu'ils exerçaient avec tant d'édification. Ils se sont résignés et sont allés offrir à d'autres dupes leur éloquence et leurs bibles : le monde est si grand, et les niais si nombreux !

Voici donc la recette pour faire un prédicant apostat : Prenez un homme grand ou petit, sans foi et sans argent, fourbe et hardi ; mettez lui dans la main une bourse et une bible, mais surtout une bourse ; apprenez lui à renverser les yeux et à parler sans s'entendre n'importe sur quoi, pourvu que ce soit contre les catholiques ; puis servez chaud.

Il n'y a que peu de tems n'a-t-on pas vu un de ces ministres, de nous ne savons quelle cinquantième ou soixantième réforme de la réforme, prêcher sur les quais de cette ville, juché sur des douves en voie de déchargement ? L'inspiration lui était montée à la gorge juste à ce lieu là, et il avait aussitôt obéi à l'esprit. Vous pouvez penser s'il eut des auditeurs de toutes les croyances et de toutes les couleurs : la place était bonne. On l'avait pris d'abord pour le propriétaire des douves susdites, et l'on croyait qu'il en vantait la qualité et les vendait à l'enchère. D'aucuns le prirent ensuite pour un marchand de vulnéraire ou de baume de la Colombie, qui ne fait pas pousser les cheveux, lorsque force fut bien à tout le monde de le prendre pour . . . ce qu'il était. Il prêcha donc, nous ne savons quoi, car les auditeurs n'ont pu nous le dire ; mais toujours est-il qu'il prêcha, à la grande satisfaction des manœuvres du port et des gamins qui eurent une comédie gratis ; et en conscience cela vaut mieux que l'opéra soi-disant français, et que le cirque, et que toutes ces autres pauvretés que l'on vend si cher aux bonnes gens de la bonne ville de Montréal. Et puisqu'il faut faire des réclames pour ne pas être accusé d'ignorantisme, de barbarie, pour ne pas être traité de recular, de perruque, de capucin, de Hottentot, (est-ce tout ?) faisons des réclames. Or donc, il y aura n'importe quand, sur le quai du St. Laurent, à Montréal, un ministre n'importe lequel, de n'importe quelle religion, qui prêchera n'importe quoi, pour le plus grand amusement des promeneurs et des désœuvrés de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Vous le reconnaîtrez à sa tribune d'un nouveau genre, à son air inspiré et à ses paroles où vous ne comprendrez rien, ce qui est un tour de force de son invention. Alors approchez sans crainte, pauvres et riches, grands et petits, à la porte on ne prend point d'argent, on fait tout pour l'honneur. Là vous verrez des choses admirables, vous entendrez un homme parler sans rien dire, et vous pourrez siffler sans en avoir auparavant payé le droit—*Nota bene* : il est permis de fumer à ce spectacle, et les mères peuvent y conduire leurs filles sans les exposer à rougir, ce qui fait une exception pour ce spectacle en plein vent.

À présent que nous avons fait notre réclame nous devrions avoir une terrible peur des innombrables *immortels* et *incomparables* artistes, qui jouent les incomparables balivernes que l'on nous vante avec un sérieux emphatique bien plus divertissant que la comédie. Car c'est là une concurrence ouverte ; et les gens de bon sens, amis de l'honneur, de la moralité et de la prospérité matérielle de leur pays préféreront le spectacle gratis et inoffensif du prédicant, aux gigue et aux chansons, aux sauts périlleux et aux métamorphoses bouffonnes que l'on va payer de bel et bon argent, pour faire rire de nous par-dessus le marché. Or, marchand qui perd ne peut rire ; nous comprenons donc la grande colère des *immortels*, colère dont on nous a dit un mot bien bas ; et nous nous attendons à quelqu'anathème nouveau lancé du haut de leurs tréteaux contre notre impardonnable audace et nos affreux blasphèmes. Hélas ! il faut bien l'avouer, nous sommes quelque peu endurcis ; et des *immortels* de ce genre nous en avons tant vus sur les places publiques en compagnie de polichinelle et d'aveurs de sabres, que nous demandons permission de ne pas sacrifier l'honneur et l'intérêt de notre cher et pauvre Canada à la peur que nous font ces formidables génies. Et voyez jusqu'où va l'esprit de contradiction ! c'est qu'en outre de notre partialité avouée en faveur du prédicant du quai, nous nous engageons de plus à contredire encore à l'avenir tous ces pompeux éloges de tous les baladins présents et avenir, par amour du bon sens d'abord, afin qu'ensuite ceux qui liront nos journaux ne nous prennent pas pour des dupes de ces amateurs de nos bourses.

Nous aurons un petit mot à vous dire prochainement de notre bon ami le révérend M. Tanner que nous croyions perdu et qui est retrouvé, que

nous croyions mort et qui est ressuscité. Ce cher M. Tanner ! Lui, le cirque et l'opéra, que de bonnes choses à la fois, sans compter les singes et les marionnettes ! Que Montréal est heureux, mon Dieu !

Nous reproduisons plus bas de la *Minerve* un excellent discours de M. F. Gaillardet, l'habile Rédacteur du *Courrier des Etats-Unis*, discours de circonstance qu'il prononça au banquet qui lui fut offert mercredi dernier en cette ville. Avec le talent qu'on lui connaît et la hauteur de vues qu'il sait apporter dans l'appréciation des faits politiques de notre époque, il a montré que la situation politique du Canada ne lui était ni inconnue, ni étrangère ; il a parfaitement jugé des hommes et des choses, et avec la précision et la justesse du coup-d'œil d'un publiciste habile et exercé, il a tracé dans une brillante improvisation l'histoire de notre passé, de notre présent et même de notre avenir en traits profonds et sûrs. Nous avons surtout remarqué que jugeant de notre nationalité, comme nous l'avons fait nous-mêmes dans plusieurs occasions récentes, il a non seulement exprimé, mais il a prouvé qu'elle ne pouvait être ailleurs que dans le catholicisme qui nous rassemble aux pieds d'un même autel, et dans notre langue qui nous unit plus fortement que toutes les constitutions et toutes les lois du monde. Oui, nos mœurs, nos goûts, nos usages, notre société, n'ont une expression, une physionomie distincte, que parce que nous avons une religion distincte, que nous parlons une langue distincte de la religion et de la langue des hommes de toutes les origines qui sont nos alliés et nos frères en politique. Or cette nationalité inaltérable que nous ont faite le catholicisme et le français, c'est notre première richesse et notre première gloire ; c'est la sauvegarde de notre liberté ; c'est la garantie de nos succès et de notre prospérité future. Voudrions-nous l'abdiquer ? non sans doute. Tous nos efforts et tout notre amour doivent donc être voués à la défense de notre langue et de notre religion ; car c'est une vérité bien plus grande et bien plus évidente pour nous que pour aucun peuple, que le culte de Dieu renferme le culte de la patrie ; et chez nous surtout le bon catholique ne saurait être mauvais citoyen.

Il est arrivé mercredi dernier à Montréal un jeune homme d'environ 20 ans qui était descendu de la Baie d'Hudson sans avoir fait de relâche, durant tout ce trajet, dans aucune ville ou village, dans aucun lieu civilisé ; en sorte qu'il tomba à Montréal sans avoir plus d'idée d'une ville et de la civilisation que s'il fût venu de la lune. Car il habitait le nord de la Baie d'Hudson et il n'avait pas même eu l'occasion de fréquenter les blancs du fort. Seulement il vit le printemps dernier, les missionnaires, MM. Moreau et Duranquet, à Abitibi. Il est né de parens catholiques ; son père est Ecossais et sa mère Irlandaise. Mais il n'a jamais quitté les bois ni la vie sauvage, et il n'avait jamais vu de prêtres avant ce printemps. Qu'on se figure les émotions diverses de ce jeune homme en se trouvant jeté sans transition au milieu de cette grande ville, comme on jetterait une balle de pelletterie en consignment. Ce fut d'abord chez lui de la stupeur plutôt que de l'admiration. Quand il eut repris ses esprits, il se fit conduire à l'Evêché, selon les instructions de son père ; et là seulement il se trouva plus à l'aise, car on comprit sa situation et on lui vint en aide. Aux questions qui lui furent adressées (il parle l'anglais et sait lire et écrire), il répondit qu'il ne pourrait consentir à vivre dans un semblable lieu ; que le bruit le rendait sourd, que cette foule de gens s'agitant, courant dans toutes les directions, le jetait dans un étonnement dont il ne pouvait se rendre compte. Il étouffait resserré dans ces rues bordées de hautes maisons ; il ne voyait et n'admirait rien, craignant à chaque instant de se perdre dans ce labyrinthe de rues bien plus difficiles à reconnaître, selon lui, que les traces à peine marquées de ses immenses forêts. Il ne fut curieux de rien voir, il n'était dominé que par le désir de fuir au plus vite de ce lieu pour respirer librement hors de son enceinte. On le conduisit à la cathédrale où il vit les tableaux, les peintures de la voûte et tous les ornemens de cette église. On lui en donna les explications ; on le fit prier devant le St. Sacrement et à l'autel de la Ste. Vierge ; il croit à tout l'enseignement de l'Eglise, et il est suffisamment instruit pour recevoir le baptême. Pendant sa visite à l'église, l'orgue fut joué ; il se fit donner l'explication de cette harmonie. Au milieu de tous ses étonnemens on lui demanda quelle impression lui restait par-dessus toutes les autres. Il dit que la terreur surtout le dominait, et que ce qui se passait en outre dans son âme il ne pouvait le définir. Ce fut une étude curieuse que celle de ce simple enfant de la nature, dont le naïf langage, les émotions, les habitudes, tout était nouveau pour notre vieille ci-

vilisation. Il faut reconnaître toutefois, bien que cet aveu soit pénible à notre amour propre, que cette civilisation dont nous sommes si fiers, nos édifices, nos richesses, notre industrie, toute cette activité et tout ce bruit ne jettent pas dans l'admiration, ainsi que nous le pensons, ceux qui ont vécu loin de nos mœurs et de nos opulentes cités. La nature, dans ses immenses solitudes et dans ses mœurs primitives, a donc des charmes bien grands et bien inconnus pour être préférés à ceux que nous trouvons incomparables dans l'état où nous sommes. Nous bornons là nos réflexions de peur d'émettre des paradoxes qui sont difficiles à éviter dans des questions de cette nature.

Ce jeune homme est parti d'ici, sans regret aucun, vendredi dernier, se rendant au township de Radon, où il a des parents. Là du moins il retrouvera des forêts et pourra respirer librement, sans craindre que les grandes maisons lui interceptent la vue du ciel bleu et du soleil qu'il aime.

Pendant que tous les yeux sont tournés vers l'Espagne et l'Irlande, l'Orient prépare peut-être de nouveaux embarras à l'Europe. Depuis longtemps des difficultés sérieuses existent entre la Perse et la Turquie, et aux dernières dates la Perse était devenue menaçante au point de faire croire à de prochaines hostilités. La Porte retire les troupes albanaises qu'elle avait en Syrie afin de les employer contre le shah son ennemi, aux premières démonstrations hostiles qui viendraient de ce côté. On pense bien qu'une guerre entre ces deux puissances dont l'une, la Turquie, a perdu toute force et toute énergie, et l'autre est à peine constituée, ne seraient pas du tout inquiétantes pour le repos de l'Europe ou de l'Asie. Ces pauvres nations pourraient se battre longtemps sans autre résultat que leur ruine réciproque. Mais les grandes puissances ont des intérêts dans chacun de ces pays : l'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche se disputent depuis plusieurs années la plus grande part d'influence en Turquie ; la France est en outre l'alliée de la Perse où elle a envoyé des ambassadeurs. Dans un conflit entre les deux peuples, chacune des grandes puissances demandera des succès et des revers selon ses vues et son ambition ; et comme le sort d'une telle guerre sera dépendant des secours qui seront donnés aux parties belligérantes, la guerre, si guerre y a, sera bien plutôt entre les politiques de l'Europe qu'en Orient. Depuis longtemps la Russie convoite le démembrement de la Turquie : elle lui a offert son bras dans toutes ses difficultés. Et la protection dans ce cas c'est la conquête. L'Angleterre revendique sa part dans ce protectorat ; mais avec les embarras actuels sera-t-elle bien puissante pour s'opposer à l'ambition russe ? D'un autre côté le chef du céleste empire éprouve une prédilection marquée pour son bon frère l'empereur Nicolas ; et l'on sait que les intérêts rivaux de l'Angleterre et de la Russie sont en présence dans les Indes et dans toute l'Asie. C'est une belle occasion pour la politique astucieuse du Russe de profiter de la situation de l'Irlande, de l'échec de l'Espagne, des dispositions du céleste empereur dont il vient de recevoir un envoyé diplomatique, et des événements de l'Inde, pour satisfaire son ambition sans grande encombre. C'est ainsi que de petites causes, telles qu'une collision entre deux petites puissances, peuvent amener pour l'Europe des résultats importants. Cependant nous sommes loin de croire à une guerre : des protocoles et des concessions, tant qu'on voudra. Nous sommes à une époque où la diplomatie règne en souveraine : les généraux, les formidables armées, les flottes sans nombre, c'est pour l'ornement.

L'empereur de la Chine vient d'envoyer une ambassade à la cour du roi d'Ava et de Pégu, ce qui va donner des inquiétudes à l'Angleterre. Car les lenteurs apportées dans la ratification du traité et les dispositions hostiles vis-à-vis des Anglais de la part du gouvernement et du peuple chinois, tandis qu'on affecte de traiter favorablement tous les autres étrangers, témoignent suffisamment du désir des Chinois de donner le baiser de paix le plus tard possible à leurs nouveaux amis. On sait que l'empire birman touche par le nord à l'empire chinois, et que ce pays serait un puissant auxiliaire pour le céleste empereur, s'il se décidait à reprendre les hostilités. Nous courons le risque d'attendre encore longtemps quelque chose de décisif de ce côté ; car les lenteurs et la ruse forment le fond principal de la politique et de la diplomatie chinoise. On est généralement peu satisfait à Londres des affaires de la Chine et de l'Inde. Tant que les Béloutchis n'auront pas mis bas les armes, que le Scind ne sera pas entièrement soumis, et que le traité chinois ne sera pas ratifié, on ne croira pas que tout soit fini.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Québec 11 août.—Mgr. de Silyme est parti avant-hier de Québec pour visiter la paroisse de Sainte-Anne et y administrer la confirmation. Cette visite épiscopale n'avait pas eu lieu à Sainte-Anne, comme aux autres paroisses, vu que M. le grand-vicaire Mailloux, curé de Sainte-Anne, en était éloigné pour cause de maladie.

Canadien.

—Les quatre frères des écoles chrétiennes, attendus si impatiemment, sont arrivés ici ce matin, conduits par le supérieur de Montréal. Ils vont se mettre incessamment à l'œuvre. M. le curé se trouvait à Saint-Nicolas ; on l'a envoyé chercher, il vient d'arriver pour les mettre en possession. *Idem.*

—A la fin d'une retraite qui a eu lieu à la paroisse Sainte-Famille, fle d'Orléans, prêchée par M. l'abbé Chiniquy, tous les paroissiens en masse ont pris l'engagement de l'abstinence totale, et pour rendre mémorable le passage du zèle apôtre de la Tempérance, ils ont voulu inscrire ces mots en tête de la formule de leur nouvel engagement : *Société de Tempérance à la Sainte-Famille, réformée par M. l'abbé Chiniquy, dans la retraite du 23 juillet, 1843.* Ainsi se sont fondus en un seul, tous les différents ordres qui existaient, celui de l'Abstinence Totale comme l'entend le révérend Père Mathew.

ROME.

—Le 16 juin, S. S. a tenu au Vatican un consistoire secret dans lequel, après une courte allocution, Elle a créé et proclamé cardinaux de la sainte Eglise romaine, de l'ordre des prêtres :

Mgr. François Saraiva de Saint-Louis, patriarche de Lisbonne, né dans le diocèse de Braga, en 1766 ;

Mgr. Antoine-Marie Cadolini, évêque d'Ancone, né dans cette ville le 10 juillet 1771.

Puis, selon l'usage, Elle a fermé la bouche à S. E. le cardinal Villadici, créé et proclamé dans le consistoire secret du 27 janvier dernier.

Ensuite, le Souverain Pontife a proposé les Eglises suivantes :

L'Eglise métropolitaine de Goa, dans les Indes-Orientales, pour le R. P. Joseph Da Silva Torres, religieux Bénédictin, prêtre de Porto.

L'Eglise épiscopale de Foigno, pour Mgr. Nicolas Belletti, transféré de la cathédrale d'Acquapendente.

L'Eglise épiscopale d'Acquapendente pour Mgr. Félicissime Salvini, prêtre de Gocera, camérier-d'honneur de S. S.

L'Eglise épiscopale de Lucera, pour M. Joseph Jannuzzi, prêtre d'Andria.

L'Eglise épiscopale de Lacedonia, pour M. Louis Giamporcaro, prêtre du diocèse de Girgenti.

L'Eglise épiscopale de Capaccio, pour M. Joseph d'Alessandro, prêtre d'Ascoli.

L'Eglise épiscopale de Marsi, pour M. Michel-Ange Sorrentino, prêtre du diocèse de Pulicastro.

L'Eglise épiscopale de S. Severo, pour M. Rocco de Gregorio, prêtre de Lacedonia.

L'Eglise épiscopale de Porto, pour M. Jérôme-Joseph Da Costa Rebello, prêtre de Braga.

L'Eglise épiscopale de Macao, pour le R. P. Nicolas-Rodriguez Pereira do Borja, prêtre de la congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul.

L'Eglise épiscopale de Telmesse *in part. inf.*, pour M. Mathias Pollitzer, prêtre du diocèse de Brun, député auxiliaire de l'archevêque de Vienne.

L'Eglise épiscopale d'Elenopolis *in part. inf.*, pour M. Jean Dabrowski, prêtre du diocèse de Plosko, député suffragant de l'archevêque de Posén.

Enfin, on a fait à S. S. l'instance du pallium en faveur de l'Eglise métropolitaine de Gon.

C'est à l'issue de ce consistoire, que le comte Borgia, garde-noble de S. S., qui vient de traverser Paris, est allé porter au patriarche de Lisbonne la nouvelle de sa promotion.

Le nouveau cardinal Antoine-Marie Cadolini s'est rendu au Vatican auprès de S. E. le cardinal Lambruschini. Le secrétaire d'Etat l'a présenté à S. S., qui lui a donné la barrette. Les félicitations et les illuminations d'usage ont eu lieu le même jour.

—S. S. a daigné admettre le cardinal Cosimo Corsi dans la congrégation qui a pour objet la reconstruction de la basilique de Saint-Paul.

Elle a daigné admettre Mgr. Cagiano de Vzevedo, auditeur-général de la Chambre Apostolique, dans la congrégation de la Fabrique de Saint-Pierre.

Enfin, Elle a admis parmi ses prêtres domestiques M. François Weld, prêtre de la noble famille qui a rendu tant de services à la religion en Angleterre.

NÉCROLOGIE.

*Mort subite d'un évêque catholique d'Angleterre.*—L'Angleterre vient de perdre un de ses vicaires apostoliques. Mgr. Baines, évêque du district occidental, a été enlevé subitement à son troupeau. Depuis plusieurs mois, la santé du vénérable prélat était peu satisfaisante ; mais personne ne s'attendait au coup terrible qui a plongé son diocèse dans le deuil.

Au moment où il a été appelé à recevoir la récompense de ses bonnes œuvres, Mgr. Baines s'occupait de la réalisation d'un plan qui devait puissamment activer la propagande catholique dans son diocèse.

Mardi de la semaine dernière, il présidait à la distribution des prix de son collège de Prior-Park. Mercredi, il était à Bristol, où il a consacré une nouvelle église. La cérémonie le fatigua d'autant plus qu'il voulut lui-même prêcher le sermon.

En sortant de l'église, il fut obligé de prendre quelque repos ; suivant les apparences extérieures, il paraissait remis de ses fatigues dans la soirée. Le lendemain matin, en s'approchant de son lit, on ne trouva qu'un corps déjà glacé par la mort. On lui administra cependant l'extrême-onction, pensant que tout principe de vie ne l'avait peut-être pas abandonné.

Il serait difficile de peindre la douleur que répandit cette lamentable nouvelle à Prior-Park et à Bath. Catholiques et protestans couraient contempler une dernière fois la dépouille mortelle du prélat, qui venait de rendre son âme au Seigneur, après une vie remplie de vertus, le jour même où l'Eglise célébrait l'octave de la fête de saint Pierre, son patron.

Mgr. Baines laissera de longs et précieux souvenirs parmi les catholiques d'Angleterre. Il avait toujours su commander le respect des ennemis de l'Eglise : les protestans rendaient unanimement hommage à son zèle, à sa science, à sa piété éclairée, aux qualités éminentes qui de lui ont fait un des vicaires apostoliques les plus distingués de l'Angleterre.

—Le clergé de Marseille vient de perdre un de ses membres les plus vénérables, le père Paul, le dernier des religieux minimes survivant de ceux qui avaient été prêtres avant la révolution.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Discours de M. F. Guillardet.

Messieurs, — Lorsque je pris en main la rédaction du *Courrier des Etats-Unis*, une espérance, une pensée nationale dominèrent dans mon cœur, j'ose le dire, les calculs d'intérêt personnel qui dirigent naturellement et inévitablement tous les hommes dans leurs entreprises. Cette pensée, cette espérance étaient celles de parvenir, à force de travail et de dévouement, à faire accepter aux diverses populations d'origine française dans le Nouveau-Monde le *Courrier des Etats-Unis*, comme un ami, comme un allié, comme un drapeau qu'elles trouveraient toujours fidèle à la triple et sainte cause de leur passé, de leur présent et de leur avenir. En me voyant à la rédaction du *Courrier des Etats-Unis*, je me voyais à la tâche d'entretenir le souvenir et l'amour de la France, le maintien de son bel idôme et de ses mœurs policées au sein des populations que la fortune a détachées de la mère patrie, et d'attirer, en retour, l'attention et la gratitude de celle-ci sur les enfans éloignés de son sein, qui ont conservé le culte de la piété nationale, qu'on pourrait à juste titre appeler piété filiale.

Mon but a été promptement compris, messieurs ; le patriotisme et l'indulgence de mes compatriotes m'ont rendu facile l'exécution de mon dessein, en ouvrant au *Courrier des Etats-Unis* la voie d'une prospérité morale et matérielle qui a dépassé mon attente. Mon appel a trouvé de l'écho dans tous les cœurs français, et j'ai le bonheur de pouvoir dire aujourd'hui qu'il se trouve peu d'hommes d'origine française jetés par le destin dans les villes et les villages les plus reculés du Nouveau-Monde, depuis le Canada jusqu'aux dernières cités des Antilles et de l'Amérique du Sud, qui ne connaissent l'existence du *Courrier des Etats-Unis* et qui n'apprennent par lui à aimer la mère patrie absente, à la suivre par la pensée dans la carrière de gloire et de civilisation où la France est à la tête du reste de l'univers.

Le Canada, messieurs, ce pays qui est resté français par son langage, par ses mœurs, par ses croyances, devait entrer pour beaucoup dans les préoccupations fraternelles du *Courrier des Etats-Unis*. C'est ce qui vous explique l'intérêt avec lequel il a suivi, jusqu'à ce jour, les phases diverses de votre fortune. Il ne faisait en cela qu'obéir à la voix de son cœur et à la mission qu'il s'était imposée. Ma récompense a été dans la sympathie qu'en retour j'ai trouvée chez vous, elle a été dans le commencement de victoire qui a couronné en partie vos courageux efforts, sous l'administration de sir Charles Bagot ; ma récompense est surtout dans le cordial accueil qui m'a été fait à Kingston par vos ministres si justement populaires ; à Montréal, à Québec, en tous lieux, par l'élite de votre bonne et courageuse population ; elle est enfin dans cette fête de famille à la quelle vous avez bien voulu me convier, en ajoutant à cet honneur celui de manifestations dont la louangeuse indulgence n'a d'égale que ma gratitude. Les Canadiens ont fait trop pour moi, messieurs, beaucoup trop. Ils m'ont imposé une dette que tous mes efforts auront peine à acquitter.

Heureusement, ou plutôt malheureusement, le Canada offrira longtemps encore un vaste champ au courage et au dévouement de ses amis. Vous aurez encore à passer par de rudes épreuves avant que l'heure d'une complète réparation ait sonné pour vous. Mais soyez en certains, tôt ou tard, bientôt sans doute, cette heure sonnera. Vous avez pour vous la justice, qui est le droit devant Dieu, et le nombre qui est le droit devant les hommes. Une nationalité dont les racines remontent aujourd'hui à deux siècles et demi et s'étendent dans les entrailles d'une terre assez vaste pour former un empire et d'une population assez nombreuse pour former un peuple, cette nationalité ne saurait périr ; ceux qui tentent de l'arracher du sol y useront leurs mains et leurs dents. Six cents mille Canadiens, qui depuis deux siècles parlent le français, possèdent et cultivent le sol de cette province, ne sauraient être escamotés par les plus habiles prestidigitateurs du monde. La trace qu'ils ont creusée dans ce sol arrosé de leurs sueurs, depuis tant de générations, cette trace est trop profonde pour qu'elle puisse s'emporter à la semelle du soulier. Le lit du St. Laurent engloutirait ceux qui voudraient le combler. Voilà la prophétie que, sans être prophète, on peut faire, après avoir étudié l'histoire du Canada, après avoir vu sa population française grandir plus vite que sa population immigrante, après avoir vu son culte par la lan-

gue, pour les croyances, pour les mœurs que lui ont léguées ses pères, s'accroître avec les années et s'affermir par l'oppression. Vous êtes ici un fait et un droit, messieurs, en votre qualité des premiers et des plus nombreux possesseurs du sol. La politique peut parfois se dispenser de compter avec le droit, mais il lui faut compter avec le fait, obstacle matériel, borne infranchissable posée à l'ambition humaine.

Du reste, rappelez-vous le, messieurs, l'une de vos plus fortes défenses, la sauvegarde la plus sûre de votre nationalité, qui est elle-même la sauvegarde de votre liberté, c'est la conservation de la langue de vos ancêtres. Là, est votre palladium. La langue d'un peuple est le signe divin dont la nature a marqué son front, c'est le sceau de son génie, c'est le cachet distinctif de sa prédestination. Malheur aux peuples qui abjurent ce baptême, car ils s'abjurent eux-mêmes, ils renoncent à leur mission, à leur passé, à leur avenir ! Ne parlez plus français demain, messieurs, et il n'y aura plus de Canadiens. Vous vous serez effacés de la carte du monde. Et en cessant d'être Canadiens, vous ne deviendriez pas même Anglais, car entre eux et vous il resterait toujours un abîme. Vous n'avez ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes églises, ni le même Dieu. Une ligne de démarcation vous sépare depuis la terre jusques dans le ciel. En supposant même que vous puissiez effacer toute différence entre vous dans le présent et l'avenir, il resterait le passé qui échappe au pouvoir de Dieu lui-même. Il resterait votre histoire, celle de vos aïeux, qui fera battre vos cœurs de douleur là où d'autres cœurs battraient de plaisir et d'orgueil..... Avec vos co-habitans d'origine britannique, vous pouvez être amis et alliés, amis dévoués, alliés fidèles, vous le pouvez, vous le devez, mais tous les efforts humains ne sauraient faire un peuple unique, là où la Providence en a fait deux.

Une autre égide que cette Providence vous a mise en mains, messieurs, c'est la religion que vous pratiquez en même tems que le langage de vos pères. Ces deux cultes doivent être unis dans vos cœurs, car ils sont les deux parties d'un même tout. Le catholicisme est essentiellement français ; il est à la fois le point de départ et le but de cette grande histoire qui remonte de nos jours, jusqu'au delà de Clovis. Le génie de la France doit être catholique par ce fait seul que le génie de l'Angleterre est protestant. Le Canada a commencé avec la langue française et le catholicisme. Il subsistera tant que ces deux piliers ne lui failliront pas, et par ce qu'il m'a été permis de voir de vos institutions religieuses et savantes, de la double instruction qui s'y donne, et des hommes dévoués qui sont à leur tête, j'espère fermement qu'il n'en sera ni l'un, ni l'autre des deux piliers ne vous feront défaut.

A la suite de ces considérations générales permettez moi, messieurs, pour terminer, quelques réflexions spécialement relatives à la situation politique actuelle du Canada. Une ère de réparation a commencé pour vous. De gré ou de force, la métropole a accordé satisfaction à une partie de vos griefs. C'est une justice tardive pour laquelle on lui doit reconnaissance, quoiqu'on ne puisse réfléchir sans amertume que ces quelques libertés qu'elle vous a octroyées sont les mêmes que celles qu'elle vous a refusées il y a quelques années et sur l'autel desquelles a coulé un sang généreux. La justice des hommes varie donc de poids et de mesures avec les circonstances ? c'est là une morale assez regrettable à constater, et que le gouvernement anglais n'a qu'un seul moyen de réhabiliter ; ce moyen, c'est la généralité et la plénitude du pardon, accordé sans condition à des hommes dont il a aujourd'hui, lui aussi, besoin d'être pardonné. La logique est brutale et ne s'arrête pas même devant le crime de lèse majesté. Espérons donc que tout ce qui reste d'exilés Canadiens obtiendra bientôt le droit de rentrer dans ses foyers, la métropole le doit à elle-même autant qu'à eux.

Il y a beaucoup d'autres choses encore que vous devez espérer de la justice de votre gouvernement et du patriotisme de vos représentans ; ces choses vous viendront parce qu'elles vous sont dues, mais s'il vous faut attendre pour les obtenir, s'il vous faut établir, encore et puis encore, la légitimité de vos droits, que votre persévérance et surtout votre patience soient égales à la résistance acharnée de vos ennemis. Ce qui doit vous rassurer, c'est qu'aujourd'hui les intérêts du pays sont confiés à des mains amies, sorties de vos rangs et dans lesquelles vous pouvez avoir toute confiance. Le pays ne doit pas perdre de vue les difficultés des conjonctures actuelles. Bien des défiances, bien des hésitations régneront encore au dehors, parce que bien des calomnies, bien des haines se répandent et s'agitent au dedans. Or, pour obtenir justice complète de son juge, l'important est, avant tout, de le convaincre. L'Angleterre, dans le procès qui s'instruit à son tribunal, n'a à prononcer entre elle et vous, pour ainsi dire ; elle est juge et partie, position qui a été, de tout temps, reconnue fort difficile pour rendre bonne justice. Pourtant ne désespérez pas, et bornez vous à aider au pénible travail de sa conscience par le spectacle de votre union et de votre persévérance légale. L'épée législative est restée dans vos mains, en dépit de l'Union à l'aide de laquelle on avait espéré vous l'arracher. Montrez que vous la tenez bien, cette épée, l'Angleterre comprendra, on doit l'espérer, qu'elle n'aurait rien à gagner à vous la laisser tirée du fourreau.

—La nouvelle commission de la paix pour le district de Home (H. C.) est devenue un sujet de plaintes de la part de plusieurs journaux de l'opposition. Mais au fonds il paraît d'après des rapports impartiaux et puisés à bonne source, que cette commission a causé une satisfaction générale chez la masse des habitans du district, et c'était la précisément le but auquel devaient principalement tendre les efforts de l'exécutif, et s'ils ont été couronnés de succès, comme il y a tout lieu de le croire, il n'y a rien de dédommager du désappointement des soi-disant "conservateurs." Le mécontente-

ment de ceux-ci viendrait de ce que les nominations n'ont pas été toutes faites à même leur parti, et à l'exclusion de tout réformiste, comme ci-devant sous "l'ancien régime." Ces "conservateurs" ne peuvent pas se faire à l'idée que d'autres puissent entrer pour quelque chose dans les considérations du gouvernement, et voudraient toujours tout *conserver* pour eux-mêmes. Convenez que le titre de "conservateurs" leur convient à merveille. Cependant il est fort douteux que, comme parti, ils aient fait preuve de tact en blâmant ainsi inconsidérément sir Charles Metcalfe et son ministère; car après tout ils ont eu, selon toute apparence, une assez large part dans cette commission de la paix, une part plus large que celle à laquelle numériquement ils auraient droit de prétendre, si un parti aussi extravagant pouvait raisonnablement prétendre à quelque chose. La commission n'est pas tellement dans le sens populaire qu'elle n'ait aussi donné prise à la censure des réformistes. L'*Examiner* de Toronto la trouve trop entachée de "conservantisme" etc; mais il faut convenir qu'il était bien difficile, sinon impossible, de contenter tous les partis, et pour notre part nous pensons qu'il serait impolitique de donner une couleur exclusive au choix d'hommes dont le devoir n'est pas de servir des intérêts de secte ou de parti, comme on en a vu malheureusement trop d'exemples jusqu'à présent, mais de cultiver l'harmonie entre les divers citoyens et de faire régner le bon ordre et les lois.

#### Minerve.

—Le 9 a eu lieu la distribution solennelle des prix du Petit Séminaire de Québec. L'auditoire était assez nombreux. On avait, contre l'habitude, dressé une tribune où devait sans doute monter quelqu'un pour remplir un vide dans les annales scolaires, pour combler un déficit dans les jouissances du public. En effet, avant la distribution des prix et immédiatement après que se fut fait entendre la musique des élèves, M. Holmes, préfet des études, est monté dans cette tribune pour rendre compte des causes qui ont empêché les examens publics cette année, pour parler du cours d'enseignement, et pour comparer notre état social à l'état actuel de l'éducation dans nos collèges. Cette année, nous n'avons pas comme dans les années précédentes, pour nous aider dans la noble tâche que nous avons à remplir, des séances pleines d'intérêt par l'importance et la variété des matières, et par les appareils de la science et des arts qui élèvent l'esprit vers les hautes pensées et portent au cœur un sentiment d'amour et de reconnaissance pour des hommes de dévouement et de patriotisme. Qu'aurions nous en effet sans eux? Que serions-nous dans l'ordre social? à qui devons-nous tous les honneurs qui ont fait la gloire de notre pays et qui l'ont défendu avec tant de courage et d'habileté dans les mauvais jours? Nous n'aurions rien sans eux, nous leur devons tout; car ce sont eux qui ont planté sur ce sol l'étendard du christianisme et de la civilisation. Ce sont eux qui nous ont donné les plus belles de nos institutions dont nous demandons sans cesse la conservation à l'Angleterre notre mère adoptive.

Nous sentons que le sentiment de la reconnaissance nous a porté au delà de notre sujet. Nous disions que nous n'avions rien pour nous aider dans notre travail; encore si nous avions pu saisir et résumer l'improvisation de M. le préfet des études, notre tâche serait remplie et nous ne devrions rien ajouter; mais malheureusement tout a passé en produisant d'agréables impressions sans laisser de souvenir. Je sais, a-t-il dit, que quelques-uns trouvent notre cours classique trop long et nos études trop en avant de notre état social; mais je vous le demande, que retrancherez-vous? Est-ce la langue française? elle à qui nous devons le christianisme et la civilisation qu'elle est venue implanter sur ce sol, il y a demain 308 ans? Non, c'est une langue trop chère, trop belle. Est-ce la langue anglaise? Tout le monde convient qu'elle n'est pas encore cultivée. C'est notre langue politique. De plus, que ferons nous sans elle, au milieu de 18 millions d'hommes tumultueux qui, comme les vagues mugissantes de l'Océan, débent de tous côtés et menacent de plus en plus de nous engloutir? Elle est forte comme la langue française, pour exprimer les idées fortes et les grands sentiments. Que retrancherions-nous donc? Seront-ce les langues savantes et les hautes études? Mais veut-on humilier notre belle jeunesse, en la rendant incapable de se comparer à la jeunesse des autres pays? Nous avons un désavantage immense qui fait que notre cours est plus long qu'il ne serait; nous manquons d'écoles préparatoires. Nous sommes donc obligés de tout faire. La plupart des élèves qui nous arrivent savent à peine lire et écrire, et les professeurs doivent nécessairement descendre au rang de simples magistres pour ébaucher ces tronçons d'intelligences." Alors, il appelé de tous ses vœux les "frères de la doctrine chrétienne," et l'accomplissement de la noble entreprise du curé de Québec. Il a réclamé ces hommes comme un puissant auxiliaire dont a depuis longtemps besoin le Petit Séminaire de Québec.

Nous avons de magnifiques institutions pour les hautes professions; ce qui nous manque le plus ce sont les écoles élémentaire, et celles qui doivent tenir le milieu entre les écoles primaires et les collèges. C'est un mal auquel remédiera sans doute le gouvernement; car ce mal demande un prompt remède. Les idées ont marché rapidement dans le pays, plus rapidement que l'éducation. Les événements qui se sont succédés depuis quelques années ont réveillé les intelligences les plus endormies. Tout chacun comprend maintenant qu'il est appelé à prendre part comme homme, comme citoyen aux affaires de son pays; mais la plupart ne possèdent pas pleinement la lumière qu'ils ne font qu'entrevoir et qui ne sera donnée avec profusion qu'à leurs enfants si les pères veulent faire un noble sacrifice. Il faut faire des sacrifices si l'on veut posséder le grand bien de l'éducation; nos habitants s'y attendent. C'est le peu d'éducation jetée dans nos campagnes qui a produit

dans les esprits ce désir ardent de s'instruire et de connaître. Quinze ans de généreux efforts suffiront pour changer toute la face du pays.

M. Holmes, après avoir passé en revue, les différentes classes; après avoir donné à chaque classe selon son mérite respectif; après avoir donné la classe senior de philosophie, comme modèle à celles qui la suivront, é parlé des sacrifices que font constamment nos vénérables évêques et le clergé en général, pour nourrir, instruire et donner à la société des talents précieux cachés sous les haillons de la misère, et qui sans eux eussent été perdus pour le pays. Mais ces sacrifices de nos évêques et du clergé sont insuffisants, et il serait utile que l'on pût établir des bourses, pour donner l'éducation à des talents souvent éminents qui, sans des moyens pécuniaires, sont perdus pour toujours au pays.

Le tout s'est terminé par la distribution des prix et par un discours d'adieu prononcé par un élève, auquel a répondu en peu de mots Mgr. de Syd-dime.

Journal de Québec.

—Nous n'avons reçu qu'hier, l'annonce de M. le préfet des Etudes du collège de Sainte-Anne, qui nous apprend que l'examen public des élèves de cette institution ne pourra avoir lieu cette année à cause des ravages de l'*Influenza*. Une correspondance de date plus récente, que nous venons de recevoir, nous dit: "MM. les directeurs du collège de Sainte-Anne ont été forcés de congédier les élèves lundi matin, le 7 courant, après qu'on eût célébré un service solennel pour le repos de l'âme de M. Painchaut, fondateur de ce magnifique établissement et dont le nom est si cher au pays. Idem.

#### AFRIQUE.

—La reine de Madagascar vient d'élever un Français, M. de Lastelle, à la dignité de prince. M. de Lastelle, associé de la maison Runtaunay, de Bourbon, a fondé sur la côte orientale plusieurs établissements utiles et développé la production dans le pays. Il fabrique du sucre et des spiritueux et fait de belles plantations de cocos et de cafetiers. Depuis quatorze ans il a rendu de vrais et importants services au pays.

#### PERSÉ.

—On lit dans l'*Echo de l'Orient*, du 7 juin:

"Un horrible assassinat vient d'être commis à Téhéran par trois musulmans sur la personne d'un jeune Polonais, déserteur russe, réfugié à Téhéran depuis quelques années. Ces misérables lui ont d'abord cassé le bras percé la figure et une partie du corps de cinquante-quatre coups de poignard, et lui ont enfin coupé la gorge. Les coupables se sont réfugiés dans une mosquée, asile ordinairement respecté pour ceux qui se rendent passibles de quelque crime. Le schah n'a pas cependant tenu compte de l'usage; il en a fait extraire les assassins, auxquels la loi du talion a été appliquée avec la plus grande rigueur. Ils ont eu tous les trois les bras cassés, puis le corps percé du même nombre de coups de poignard, finalement ils ont été décollés. Horrible punition sans doute, mais qui était méritée!"

#### AVIS A MM. DU CLERGE.

A VENDRE par la Soussignée, 15 pièces de LAWN DE TOILE pour Surplis et Aubes, très-fin et bien transparent. Cette marchandise est nouvelle en ce pays.

S. S. BOUDREAU.  
No. 134, Rue Notre-Dame.

Montréal, 15 août 1843.—4f

EN VENTE A CE BUREAU,

LE

PETIT MANUEL

DE

L'ARGENTICONSPIRERIE

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIEME EDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'EVÊCHÉ  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.